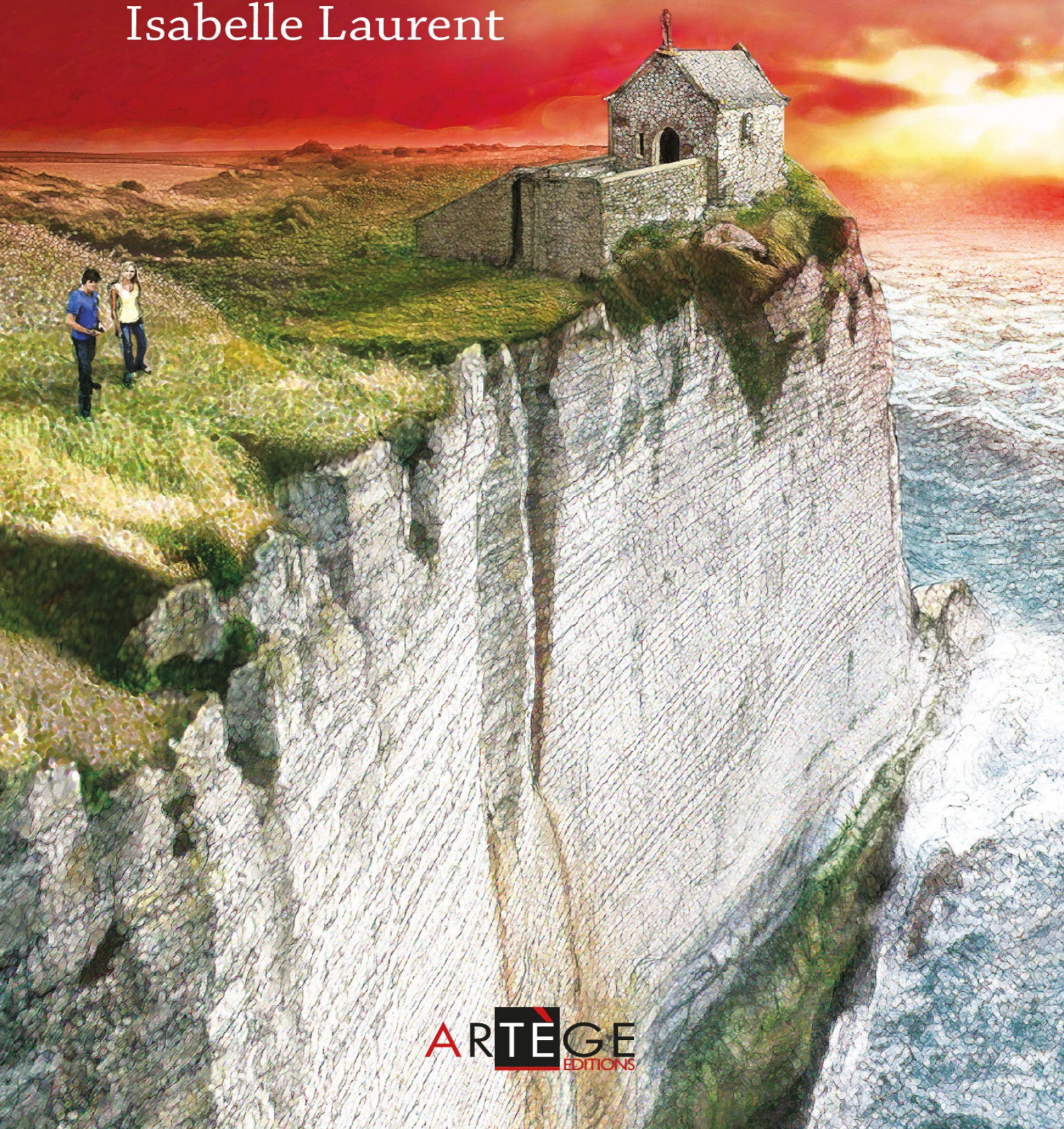


LE SECRET DE LOMIANKI

Isabelle Laurent



ARTEGE
EDITIONS

Le Secret de Lomianki

Isabelle Laurent

Le Secret de Lomianki

Artège

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

lendemain, il était déjà parti. Maman agissait comme si tout était normal. Plus il était absent, plus elle compensait pour rendre la vie douce afin que je ne manque de rien. L'affection de maman me suffisait, la nouvelle ne m'avait donc pas paru dramatique. Huit jours plus tard, nous déménagions pour habiter ce petit appartement dans la même rue que son amie d'enfance. Maman allait devoir travailler un peu plus, pour que je puisse faire des études, un jour... Ainsi, je découvris l'affection de Nanou et Phil.

Les années les plus insouciantes de mon enfance.

Nanou et Phil s'aimaient. Et c'était bon pour l'enfant que j'étais. Ils n'avaient pas d'enfants. Quand je lui posais la question, une ombre de tristesse traversait son visage, mais bien vite elle m'embrassait en disant : « Tu es là, ça me suffit. »

Gérard en s'éclaircissant la voix me ramena au présent.

– Il faut que j'aie vu Nanou, merci d'être venus me prévenir.

C'est alors que je pris conscience de la présence des trois. Ils s'étaient déplacés ensemble. Je réalisais soudain ce que cette mort signifiait pour eux. Je savais que l'entreprise traversait une période difficile. À plusieurs reprises, une entreprise internationale avait proposé à Phil de lui racheter ses parts, mais il avait toujours refusé, connaissant le prix qu'il en coûterait à ses employés. Ce grand groupe délocalisait ses entreprises dans les pays de l'Est. Aujourd'hui, plus de Phil pour les protéger, le sort en était jeté.

Gérard cherchait ses mots, puis lança d'un trait :

– Petit, il faut que tu reprennes la boîte !

– Quoi ?

Mon expression de surprise encouragea les autres.

– Tu as terminé tes études...

– Tu n'as pas encore de travail fixe...

– Tu t’y connais dans les langues étrangères, tu as fait des stages dans plusieurs pays...

– Tu pourrais développer l’international pour sauver l’entreprise...

– Tous les emplois... les familles en ont besoin pour vivre ! On ne peut pas permettre la fermeture...

– Tu as appris dans tes études de journalisme les mécanismes du marché et de l’économie...

Je sentais la panique me gagner.

– Heu, attendez, ce n’est pas du tout la même chose ! Je n’y connais rien en entreprise, ni en gestion, ni en rien d’ailleurs, c’est impossible, je ne peux pas.

– Mais nous sommes là, nous t’aiderons, nous t’assisterons, on formera une équipe !

Voici comment on se retrouve à la tête d’une entreprise de transport international, suite à une phrase ridicule prononcée à ce moment-là, une phrase pour effacer la douleur de la perte d’un ami, d’un père, une phrase qu’on lance comme par défi pour réaliser un rêve d’enfance au milieu des chauffeurs routiers.

– D’accord, mais je passe mon permis poids lourd d’abord !

Cette phrase dite sans réfléchir m’avait empêché de faire marche arrière devant l’étincelle d’espoir qu’elle avait allumée dans les yeux des trois, venus en délégation. Je l’avais appris plus tard : envoyés non seulement par l’ensemble des salariés, mais aussi par Nanou, elle-même.

– Tu as quelque chose pour Dieppe ? m’interroge Gérard; Je lui lance un clin d’œil.

– Toi, tu as envie de revoir la famille !

Un sourire gêné d’être ainsi dévoilé, il fait glisser son béret

pour se gratter la nuque. Je ne me souviens pas avoir vu Gérard autrement que coiffé ainsi. Le béret fait partie intégrante de sa personnalité. Le béret, et le bandana noué autour du cou.

– C’est la sainte Brigitte mercredi, avance-t-il comme pour s’excuser.

Sa sœur habitait Puys, à 3 km de Dieppe, juste au-dessus des falaises. De temps en temps, il profitait d’un voyage vers la Haute Normandie pour lui rendre visite.

– J’ai Newhaven, si ça t’intéresse. Je sais que le transmanche n’est pas ton truc, mais ça passe par Dieppe.

Gérard n’aimait pas traverser les frontières, il se trouvait trop vieux pour les longs trajets. Sous prétexte qu’il ne connaissait aucune langue étrangère, et que de sa vie, il n’était jamais sorti de France, il préférait laisser la place aux jeunes et continuait à traverser la France de long en large, comme du temps de Phil. Je ne me faisais donc aucune illusion sur sa réponse, je la connaissais d’avance.

– Tu n’as vraiment rien pour le port ?

– Non, pas cette semaine.

– Et Le Havre ?

– Pas davantage. De toute façon, ça te ferait un détour et...

– C’est bon pour Newhaven ! Je prends.

Sa réponse attira l’attention des autres chauffeurs qui n’en croyaient pas leurs oreilles. Gérard qui sort de son pays, ça, c’est un scoop ! Les regards braqués sur lui, prêts à poser mille questions, je reprends la parole d’une voix ferme.

– J’ai Madrid, Florence et Lisbonne pour le Sud...

Les doigts se lèvent, j’acquiesce au fur et à mesure. C’est une des particularités que j’ai instaurées en arrivant. Dans la mesure du possible, les chauffeurs choisissent leur destination. Certains préfèrent les pays chauds, d’autres supportent la neige ou les longs voyages. Tino et Loïc ne lèvent jamais la main, ils

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pardonnez, donnez-nous l'amour qui semble vous unir, et qui vous a liés jusque dans la mort. Je ne veux pas que notre chemin s'arrête, je veux qu'il continue, plus loin, plus beau... je vous en supplie, si vous avez un quelconque pouvoir, donnez-nous l'amour infini.

Plongée dans ma demande, je n'ai pas vu le groupe qui se formait autour de la chaise. Prisonnière au milieu du groupe, une voix s'élève, celle de leur guide.

– Oui, leur mariage était un mariage d'amour. Selon une tradition de l'époque, ils se marièrent la nuit, afin que leur amour soit tout l'apparat de cette cérémonie, sans festin, sans fioritures, l'engagement seul l'un envers l'autre devant Dieu avait du sens à leurs yeux...

Des miens je cherche la silhouette de celle qui parle. Une petite dame aux cheveux gris, ses paroles me ramènent au jour de notre mariage. J'entends encore tes mots murmurés à mon oreille :

– Cécile, que font tous ces gens ici alors que je te voudrais seule avec moi. Si nous partions sur une île déserte, rien que nous deux et notre amour ?

– ... Ils ont un secret, bien sûr pour s'aimer autant, si intensément, même dans les tourmentes de la vie.

Je tends l'oreille. Quel est ce secret ? Je veux savoir. Mais je suis mal placée, un jeune près de moi a une quinte de toux, je comprends mal, je ne saisis que des bribes.

– ... sans moi, vous ne pouvez rien faire... cette parole... ancrée à jamais.

Cette toux n'en finit pas, je voudrais entendre, comprendre. De qui parle-t-elle ?

– ... transforme le quotidien... cime d'amour... par la confiance et l'amour.

La petite dame se tait. Le jeune homme aussi. Silence

impressionnant dans la basilique. Les jeunes observent les portraits, les touchent du bout des doigts, et puis s'écartent silencieusement.

Je reste seule. J'ai soif. Soif des mots qui me sont parvenus, soif de les réentendre, soif du mystère qui plane autour de ce couple.

Je me lève pour tourner moi aussi autour de la châsse. Ma main esquisse un mouvement pour la toucher, elle se rabaisse avant d'avoir effleuré le bois. Je n'ose pas. Je regarde autour de moi. Personne ne me remarque. J'effleure discrètement les visages sculptés, et je me sauve. Je reprends le chemin de la sortie, presque en courant. Si je reste ici deux minutes de plus, je m'effondre sans pouvoir me relever. Une boule d'émotion me serre la gorge, je peux à peine respirer.

Enfin dehors. Je respire l'air froid et humide. Un coup d'œil sur ma montre. Si je ne cours pas jusqu'à la gare, je suis bonne pour dormir ici.

C'est seulement dans le train que je prends conscience de mon erreur. Comment Paul va-t-il comprendre que je sois aussi longue à revenir pour un rendez-vous dentaire ? Dans ma folie de savoir, je n'ai pas réfléchi une seconde.

3. PAUL

Je lis et relis le tableau final, celui que j'ai établi pour calculer la probabilité qu'un de mes chauffeurs s'adonne à un quelconque trafic. J'ai beau l'analyser dans tous les sens, un seul nom sort du lot pour venir marteler mon esprit. Un seul nom, le seul que je refuse. Gérard. J'ai répertorié les voyages de tous mes hommes sur plusieurs années en les analysant minutieusement. Leurs trajets, leurs pauses, la fréquence des voyages, les départs, les arrivées. Un seul semble répondre à une logique, toujours la même depuis des années. « Tu as quelque chose pour Dieppe ?... Newhaven, c'est bon, je prends. » Je repense à cette phrase de Gérard en début de semaine. Elle martèle ma mémoire depuis ce fameux coup de fil. La sainte Brigitte... Je ne sais pourquoi, c'est elle qui m'a mis la puce à l'oreille. D'où le tableau. Mais je n'arrive pas à me faire à cette conclusion. Tous. J'aurais pu les soupçonner tous, sauf Gérard ! C'est un fidèle depuis le temps de Phil. Depuis ses débuts même. Je l'ai toujours vu dans l'entreprise. D'ailleurs, il ne lui reste plus beaucoup d'années à faire avant sa retraite. Et puis, c'est lui qui est venu me chercher pour reprendre l'affaire. Comment pourrait-il être mêlé à un trafic ? Comment pourrait-il me faire ça, à moi, qui me suis lancé dans une profession qui n'était pas mienne au départ pour éviter la fermeture et le chômage ? Je me trompe certainement. Je ne veux pas juger sans savoir, ce tableau n'est pas une preuve après tout. Un vague profil de voyage qui se dessine, sans plus. Je vais être plus vigilant. Ce n'est pas la peine de prévenir qui que ce soit, je vais enquêter moi-même, et je comprendrai vite mon erreur.

Je me lève soudain, frappant un grand coup-de-poing sur la table. C'est le mot « erreur » qui déclenche la colère, celle que je

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Michèle.

Je me détourne pour qu'il ne voie pas mes yeux brillants. Non, je ne vais pas craquer devant lui. J'ai ma fierté, même si tout s'écroule. Mes espoirs, mes belles résolutions, les doutes n'ont même plus leur place. C'est une certitude maintenant, il va la rejoindre là-bas, c'est évident. Jamais auparavant, il ne se serait déplacé le dimanche, tous les employés le savent, son dimanche, c'est sacré, réservé à sa famille.

5. PAUL

Les rafales de vent me giflent le visage. La mer roule dans tous les sens, ses vagues claquent sur mon rocher, j'entends leur colère. Je me sens minable. Le brouillard voile le paysage, je ne distingue plus rien. Pas plus à l'horizon que dans ma vie.

Je n'arrive pas à croire à cette histoire d'inconnu partageant la table de Cécile. Je n'arrive pas à croire non plus qu'elle ait pu inviter un homme en présence des enfants. Et je tourne en rond sur des hypothèses envahissantes qui me narguent depuis ce matin, quatre heures. Le sommeil me fuyait, les paroles de Nanou tournaient en boucle. Comme j'en étais loin.

Je m'étais tourné vers toi, tu dormais. Le rayon de lune éclairait la chambre. Tu avais toujours refusé de fermer les volets, tu préférais vivre au rythme des saisons et de la lumière du jour. Je t'ai regardé dormir. Tu semblais innocente. Pas l'ombre d'un remords sur ton visage paisible. Tu étais à moi, rien qu'à moi, comme avant. J'avais envie de te réveiller, de t'empêcher de discuter par un baiser, et de te soulever à ma passion, à notre amour, celui qui est et sommeille en nous depuis toujours. Alors j'ai avancé ma main pour caresser ta peau. Tu as soupiré dans ta nuit, je n'ai plus osé te réveiller.

Je suis un lâche. Parce que j'ai peur de t'avoir perdue, déjà, je n'ose entrer dans le vif du sujet. Tu fuis je le sens. Jour après jour plus sûrement. À chaque fois que je veux te retenir, un événement te pousse plus loin de moi. Ta réaction me tétanise, alors je me tais, me réfugiant dans l'espoir fou de me tromper. Peur de gâcher ce qui est fragile par des soupçons qui détruisent, tu ne t'en remettrais pas. Notre couple repose sur la confiance, te soupçonner c'est déjà te blesser.

J'ai roulé sans m'arrêter, jusqu'à Dieppe, jusqu'à son port. Là, je suis entré dans le premier bar qui ouvrait. Un café fort a ramené ma pensée vers Nanou, vers ses conseils avant que je ne quitte sa cuisine :

– Votre amour est précieux, Paul. Cécile et toi, c'est quelque chose, ça s'est vu tout de suite. Je me souviens de la première fois où tu l'as ramenée à la maison. Phil m'a dit : « Cette fille-là est pour lui, elle lui donnera son bonheur ! » Soigne ton trésor, ne l'enfouis pas dans la terre. Je sais que Cécile ne manque de rien, qu'elle est heureuse avec toi, mais ce n'est pas une raison pour t'endormir.

Cécile, es-tu aussi heureuse avec moi que je ne le suis avec toi ? Je me souviens de cette discussion que nous avons eue un jour en vacances dans la montagne. Nous avons grimpé toute la matinée, les enfants repéraient les balises. Et puis au détour d'un sentier, plus de repères. Plus d'indications aux embranchements. Alors nous choisissons notre route au hasard, selon un semblant de logique, pour nous rendre compte très vite que nous étions perdus.

– Pas de panique, avais-tu murmuré.

Puis à l'adresse des enfants :

– C'est l'heure du pique-nique.

Les enfants mangeaient leur sandwich tout en sautant sur les rochers arrimés dans le sol. Et comme ça t'arrivait souvent, au moment où l'on s'y attend le moins, tu m'as demandé :

– À quoi ça sert le mariage ?

– Tu veux dire, le mariage en général ?

– Non, le nôtre ? À quoi sert-il ?

J'avais bafouillé comme d'habitude, à brûle-pourpoint :

– À nous aimer, à fonder une famille...

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ans après. Que voulait-il ? Pourquoi n'a-t-il pas contacté Paul ? Je repense à la scène du Mac'do. Pourquoi n'a-t-il rien dit à ce moment-là ? Voulait-il simplement connaître ses petits-enfants ?

Et si ce n'était pas lui ? C'est lui ! Aucun doute. Je me rappelle m'être demandé pourquoi certains de ses gestes me semblaient familiers à table, maintenant je sais, ils ressemblent à ceux de Paul, et à la réflexion il a la même silhouette élancée, la même implantation de cheveux...

Je descends après m'être assurée que les enfants dorment. Hugo lisait. Je lui expliquai alors que j'allais dans le café d'en face : le monsieur du Mac'do voulait me parler, je ne serais pas longue, il avait mon numéro de portable et s'il m'appelait, j'arriverais dans la minute.

L'homme m'attend devant le café. Je traverse sans voir la voiture de Paul qui arrive lentement au bout de la rue parce que mon esprit est ailleurs, à se poser mille questions.

– Bonjour, Cécile.

Étonnée qu'il connaisse mon prénom.

– Bonjour monsieur. Je n'ai pas beaucoup de temps, les enfants sont seuls.

– Dorment-ils ?

– Oui.

– Ils sont magnifiques. Hugo ressemble à Paul au même âge. Je me retiens d'ajouter « quand vous l'avez abandonné » mais je me tais.

– Vous auriez pu me dire qui vous étiez, au Mac'do.

– Il y avait les enfants !

Touchée, je lui sais gré de n'avoir rien dit.

Je m'assois en face de lui pendant qu'il commande deux

cafés. Je me tais. J'attends en l'observant. Lui aussi. Son regard plongé dans le mien, il me sourit. J'ai l'impression qu'il ne sait pas comment commencer.

– Paul a du goût.

– Que voulez-vous ?

Je suis brusque tout à coup.

– J'ai besoin de votre aide.

– De mon aide ? Pour quoi faire ?

– Je voudrais connaître mes petits-enfants.

– Vous les avez vus !

Il soupire.

– Je m'attendais à cette réaction. Paul a dû vous raconter quelle sorte de père j'avais été. Je n'ai aucune excuse. J'étais fou à cette époque, irresponsable, immature.

– Ce n'est pas une raison pour abandonner femme et enfant.

– C'est vrai !

Il se tait, boit une gorgée de son café, puis lève les yeux.

– Je voudrais revoir Paul. Il refusera mais vous, vous pourriez le convaincre ?

– Pourquoi le ferais-je ?

– Parce que vous avez un père que vous aimez et vous aimez Paul.

Je baisse les yeux. Paul, oui je l'aime, mais lui ? Ai-je encore une quelconque influence sur lui ? Ne s'apprête-t-il pas à faire la même chose que son père ?

Il poursuit.

– Je ne veux pas vous influencer par du mélo, mais la vérité est ce qu'elle est : je suis malade et je ne supporte pas de partir sans l'avoir revu, sans entendre de sa bouche qu'il m'a pardonné.

Je suis touchée par l'argument.

– Malade ?

– Je ne peux pas vous en dire plus pour l’instant, je n’ai pas encore tous les résultats.

– Et si c’était un truc pour l’amadouer ?

– Vous pouvez le penser.

Silence. Il attend que je lui fasse confiance. Je soutiens son regard, il poursuit.

– J’étais loin, c’est vrai, mais j’ai suivi la vie de Paul dans ses moindres détails. Je connais beaucoup de choses sur vous cinq.

– Comment ça ?

– J’ai gardé des contacts avec Nanou. Elle m’envoyait les nouvelles avec les photos.

– Nanou ?

Je n’en reviens pas. Elle n’a jamais rien dit. Je murmure, pourquoi.

– Pourquoi quoi ?

– Pourquoi Nanou ne nous a-t-elle jamais parlé de vous ?

– C’est moi. Je ne voulais pas. Je ne pouvais pas revenir, de toute façon. J’avais reconstruit ma vie ailleurs.

Je pose sur lui des yeux interrogatifs.

– Vous avez une famille ?

– Non.

– Alors qu’est-ce qui vous retenait ?

– Mon travail.

Ma moue est dubitative. Il fait semblant de ne pas la voir.

– Je ne sais pas...

Il attend. Je poursuis.

– Je ne sais pas si je pourrai le convaincre... Il faut comprendre. Vous débarquez comme ça, vingt-cinq ans après, malade...

Il baisse la tête.

– Je comprends.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

8. CÉCILE

– Paul n’est pas à l’atelier. Il est parti pour la journée régler une affaire urgente, m’explique sa secrétaire.

– A-t-il pu régler celle d’hier ?

Elle ne semble pas au courant.

J’encaisse les paroles que je viens d’entendre en reposant le combiné.

Je voulais le voir pour lui parler de son père. J’y voyais là comme un signe de la Providence pour l’obliger à s’arrêter, à me rencontrer quelque part pour m’écouter, me regarder. J’aurais su attirer son attention, le sujet en valait la peine. Quelle que soit sa réaction, j’étais sûre au moins d’en provoquer une. Encore eût-il fallu qu’il ait été là. Je n’avais pas prévu un nouveau départ, une nouvelle fuite, un nouveau rendez-vous peut-être.

Seules les délaissés connaissent cette solitude de l’âme qui se mêle à une peur étrange, un sentiment nouveau d’insécurité, de manque, qui fait naître en moi un début de panique. La maison est vide, les enfants sont chez mes parents pour les préserver de cette ambiance. Je me dis que c’est impossible de séparer ainsi ceux qu’ils aiment, en qui ils ont confiance. Notre amour est leur appui, s’il vient à disparaître, leurs repères s’effondrent avec lui. Il est la base de notre foyer, de notre famille. Malgré nous, l’amour conjugal fait grandir les enfants. C’est plus qu’une intuition, une certitude. Leurs visages heureux et sereins quand ils nous surprennent dans les bras l’un de l’autre en témoignent, ainsi que la joie qu’ils éprouvent lorsque nous nous faisons des cadeaux. Ils aiment qu’on s’aime, Paul, l’as-tu oublié ? Souviens-toi de cette fois où tu m’as invitée à

dîner au restaurant pour la saint Valentin. Les filles avaient pris tout leur temps pour choisir avec soin la tenue que j'allais porter afin que « papa ait la plus belle des mamans ». Mon visage, un brin maquillé pour l'occasion, avait fait naître cet éclair dans les yeux de Hugo qui n'avait pas résisté à tenir sa langue : « Maman, je vais te dire un secret. Papa m'a dit qu'il allait t'acheter du parfum, comme ça en plus tu sentiras comme une fleur. » Et lorsque tu étais rentré, m'obligeant à me cacher pour te faire une surprise, ils t'avaient poussé dans la chambre pour te « faire beau pour maman ». Rappelle-toi leur excitation à être les témoins du regard d'admiration qu'ils lisaient dans tes yeux, dans les miens en nous découvrant l'un et l'autre. Et lorsque le téléphone a sonné pour annoncer que la baby-sitter avait un empêchement, leur déception avait été plus grande que la nôtre. Ils nous avaient suppliés d'y aller quand même, affirmant avec sérieux qu'ils étaient assez grands pour se garder tous seuls, promettant de ne faire aucune bêtise. Et devant tant d'insistance, nous leur avons fait confiance, en les laissant seuls pour la première fois. Rappelle-toi alors comme nous étions fiers de nos enfants, nous découvrions en eux des trésors insoupçonnés. Et les fruits de notre amour étaient si beaux qu'ils attisaient la flamme que nous avions l'un pour l'autre.

Au retour, chacun dormait sagement. Sur la table, des dessins, un papa, une maman, des enfants, le sourire jusqu'aux oreilles au milieu de cœurs-volants.

On ne peut pas leur faire ça, Paul, on ne peut pas s'aimer moins. Notre amour est indispensable à leur construction. Quel est donc ce grain de sable qui vient enrayer notre équilibre ?

Et voici les cris. Je devine leur arrivée à l'angoisse qui accompagne leur approche, j'essaie de les repousser, les refuse, je ne les supporte plus, à m'arracher les cheveux, et il n'est même pas trois heures.

Ça ne peut plus durer. Mon rendez-vous chez le psy a été fixé pour cet après-midi. Cette fois, je m’y rendrai.

Intimidant et juge, c’est l’impression qu’il me donne aussitôt que j’entre dans la pièce. Je regrette soudain d’avoir franchi la porte. Jusqu’au dernier moment, j’ai hésité, tentation de faire demi-tour encore, mais je n’ose plus.

J’avais imaginé un physique avenant, plein d’écoute, entouré d’une espèce d’aura qui poussait à la confiance. Lui non. Assis, les mains posées à plat, le dos droit comme un président siégeant à l’Élysée derrière son large bureau qui contribue à la distance – tout compte fait, je préfère – il m’écoute. Du moins, je le suppose. Les yeux posés sur un dossier, il affiche un air absent. Peut-être pour ne pas s’imposer ou ne pas me gêner. Moi j’aime qu’on me regarde quand je parle, besoin de capter une réaction instantanée à mes paroles, pour adapter, nuancer mes mots, percevoir si je fais fausse route. Avec lui, rien. Je ne devine pas ce qu’il pense et ça me perturbe. Alors mes phrases deviennent vagues, plus lointaines. J’évoque mes hallucinations quotidiennes et je n’arrive pas à discerner s’il les prend au sérieux ou s’il m’assimile à une névrosée.

Enfin il parle, me demande des détails sur ma vie de couple. Je me sens obligée de dévoiler mes doutes quant à la maîtresse de Paul.

– Que savez-vous sur l’enfance de votre mari ?

Je repense à Bruno. Je lui raconte ce que je sais, en omettant la rencontre de la veille. Et voici qu’il change de position, un coude replié sur la table, le menton caressé par de longs doigts de pianiste.

– Il se pourrait qu’il reproduise inconsciemment la seule

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

9. PAUL

Les étoiles remplissent la nuit de leur lueur tremblante. Si l'on en fixe une, elle disparaît comme par enchantement. Alors je balaie le ciel du regard pour mieux contempler l'ensemble. Je ne sens pas le froid qui s'insinue entre mes vêtements, assis sur ce banc depuis que je n'ai pas osé franchir la porte de l'hôpital. Mes souvenirs sont comme ces étoiles. Un ensemble assez flou. Si je me concentre sur l'un d'eux, il s'évapore pour ne laisser que du vide.

J'ai besoin de toi, Cécile, pour affronter mon passé, mais tu n'es pas là. Où seras-tu demain ? Un goût amer dans ma bouche. Comme en repensant à ce coup de fil de mon père. Il avait une voix lointaine, hachée, comme s'il avait du mal à respirer.

– Paul ? C'est moi, Bruno, ton père... Il faut que je te voie... C'est important...

Et puis un silence. Le temps que j'assimile, mon père, que je trouve quoi répondre. Rien, je restais muet. Ce fut une autre voix qui poursuivit la conversation.

– Allô, monsieur Leroy ? Ici le service d'urgence de l'hôpital Saint-Nectaire. Votre père vient de faire un malaise, il tenait à vous prévenir.

J'avais eu le réflexe de demander

– C'est grave ?

– Nous ne pouvons rien vous dire pour l'instant. Appelez ou venez quand vous pourrez, nous en saurons plus après les examens.

Je balbutiai

– Merci... J'arrive...

C'était sur le chemin du retour. Un pan de ma vie s'était abattu d'un seul coup, le mur que j'avais dressé entre lui et moi,

le mur que j'avais construit brique à brique, en les élevant à chaque fois qu'il me manquait, à chaque fois que j'avais voulu en savoir plus sur lui, à chaque fois que je me demandais pourquoi il m'avait abandonné. J'avais construit ce mur assez haut pour ne plus souffrir. Désormais, il me protégeait de lui. Mais aujourd'hui, tout le travail de toutes ces années anéanti d'un seul coup de fil. C'était bien lui chez Nanou, j'aurais dû débarquer dans la cuisine et, je ne sais pas, finalement ce que j'aurais pu lui dire, nous étions des étrangers l'un pour l'autre. Voilà pourquoi je n'arrive pas à franchir la porte de l'hôpital, et que je reste là, à me geler sur ce banc.

Si tu étais ici, Cécile, tu m'aurais pris la main en disant : « Allez viens, on y va, je suis là. » Et fort de ta force, j'aurais osé pousser la porte. Avec toi, mon père n'avait plus aucun pouvoir, surtout pas celui de me fragiliser par des blessures anciennes, ton amour m'aurait préservé. Notre union et les enfants étaient ma revanche sur le passé. Mon père avait raté sa vie mais il n'avait pas réussi à me faire rater la mienne. L'amertume, ce parfum de colère enfouie patiemment pendant tant d'années est en train de m'envahir au point de vouloir rebrousser chemin.

– Vous avez du feu ?

Je ne l'ai pas entendu arriver, un homme un peu plus âgé que moi, les yeux brillants.

– Désolé, je ne fume pas.

– Moi non plus... Je ne fume plus, depuis que j'ai arrêté.

Un coup d'œil vers sa silhouette vacillante, il semble perdu.

– Vous allez bien ?

– J'irais mieux avec une cigarette.

– Asseyez-vous là ! Si vous voulez, je vais vous en chercher

une ?

Je suis déjà debout, mais il se laisse tomber sur le banc avec un signe pour m'arrêter.

– Non, je vous dis que je ne fume plus !

Devant mon air indécis, il m'invite à m'asseoir à nouveau.

– J'ai juste besoin d'un peu d'air frais.

Je ne sais pourquoi je lui obéis, puisque je ne compte pas rester, je sais que je n'aurai pas le courage d'entrer dans cet hôpital.

Deux pauvres hères perdus sur un banc. Je suis mal à l'aise et je ne trouve pas le courage de rentrer.

– Mon père vient de mourir.

Il a prononcé ces mots dans un murmure qui me fait tressaillir. Je reste silencieux.

– On croit connaître ceux qui nous sont proches, on les voit vivre, vieillir, et puis quand ils partent, on s'aperçoit qu'on n'avait pas fini, on n'avait pas tout dit, et on voudrait prolonger encore un peu pour rattraper le temps qu'on a perdu, mais la mort n'attend pas, elle n'a pas de pitié, elle s'en moque des regrets qu'on peut avoir.

Ses paroles m'atteignent comme des flèches. Je ne réponds pas. Ça ne le gêne pas, il se parle à lui-même, il murmure dans sa barbe, pourtant je n'ai pas besoin de tendre l'oreille pour comprendre tout ce qu'il dit.

– Je croyais qu'il ne comprenait rien à ce que je vivais, qu'il était dépassé. Mais le peu qu'il m'a dit avant de mourir... si seulement je le lui avais demandé plus tôt...

Je le regarde soudain, un homme miné par le regret, affalé sur ce banc. Mon double.

Et s'il était déjà mort lui aussi ? Non, il n'est peut-être pas trop tard, qu'est-ce que je fous ici ? Je pose alors ma main sur son épaule en murmurant :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

11. PAUL

Tout est prêt. J'ai donné les instructions à Sylvie, je suis passé voir Nanou pour lui raconter ces dernières heures et elle a tout compris.

– Tu as raison, Paul, va à Lomianki. C'est là-bas que tu dois aller maintenant. C'est impératif. Tu as prévenu Cécile de ton départ ?

– Je lui ai dit que j'allais à Poznan.

– Tu lui as expliqué ce que tu allais faire là-bas ?

– Heu, maintenant que j'y repense, non, mais elle doit bien se douter que j'y vais pour travailler, je veux d'abord voir ce que je peux y trouver avant de lui en parler.

– Mais Paul, elle ne peut pas se douter si tu ne lui dis rien, elle peut tout imaginer, et une femme, ça imagine, crois-moi.

– Je n'y ai pas pensé, d'ailleurs, elle ne m'a pas demandé de préciser.

– Nous réagissons souvent avec un temps de retard. On accuse l'information, ensuite on brode mais va, ne t'inquiète pas, je lui expliquerai, moi, et j'en prendrai soin, de ta Cécile. Et puis je t'appellerai pour te donner des nouvelles de ton père, je te préviens dès qu'il sort du coma.

Heureusement que Nanou est là pour pallier mes manques. Il ne me reste plus qu'à embarquer, les papiers pour la douane sont dans la pochette, le reste dans la mallette. Je dois réfléchir à tout et je n'ai pas l'habitude. C'est même une grande première. J'avais déjà participé à quelques transports, mais jamais seul. Là, je n'ai pas le choix. Et puis j'ai besoin de ce voyage pour réfléchir, pour assimiler et méditer les derniers événements.

Je me hisse dans la cabine avec un brin d'appréhension, néanmoins avec le sentiment de faire ce que je dois faire.

Au moment de fermer ma porte, c'est celle du passager qui s'ouvre. Un sac atterrit sur la banquette, puis un rouleau de sac de couchage et voici la tête de Gérard. Je le fixe, étonné, son ton ne mérite aucun commentaire.

– Je viens avec toi !

– Pas question. Tu ne sais même pas où je vais et ça ne te regarde pas.

– Tu vas en Pologne et tu ne sais rien du transport routier.

– Comment ça, j...

Il me coupe brutalement.

– Tu sais tout depuis ton bureau, pas depuis le camion. Allez, démarre.

Il est assis, les bras croisés. Je tente un dernier argument.

– Tu ne sors jamais du territoire.

– Je ne suis pas sorti depuis un sacré bout de temps, il est temps d'y remédier. Démarre, je te dis, si tu veux passer la frontière avant ce soir, il n'y a pas de temps à perdre. À deux on pourra se relayer, pas besoin d'arrêter le camion pour les pauses obligatoires.

J'ai envie de lui rétorquer qu'il ne se prive pas de transgresser la loi, lui, et dans mon dos, mais justement, ce voyage sera peut-être l'occasion de mettre certaines choses au clair.

Cette fois, le bruit du moteur du camion m'apaise enfin. Finalement, je suis soulagé de ne pas avoir à mener ce voyage seul. Et Gérard est plus qu'un employé, non seulement imbattable en ce qui concerne la mécanique, ce qui est loin d'être mon cas alors que c'est une règle indispensable pour voyager à l'étranger, il sait être discret. Je repense à mon père.

C'est pour lui que je vais là-bas, la Pologne n'est pas loin de la Russie, comme un besoin d'aller vers ces pays de l'Est où il a vécu si longtemps.

Nous sommes partis.

Le camion sort de l'enceinte de l'entreprise. Je lance un coup d'œil vers Gérard qui hoche la tête d'un air entendu. Conduire un camion n'est pas conduire une voiture. Une impression de dominer les événements, sans précipiter les mouvements, on prend le temps de lancer le moteur, d'amener l'engin à la bonne vitesse avant de passer à la suivante, on va chercher le virage au plus large en pensant à l'arrière du véhicule, la conduite est plus sage, comme apaisée, tranquille, stable et plus sûre aussi. C'est la réflexion que je me fais lorsque brutalement une voiture déboule en trombe de la rue à droite pour piler net devant le camion. J'ai juste le temps de la reconnaître. Je crie :

– Cécile !

Pendant que je descends précipitamment de la cabine, le cœur battant, elle sort de l'habitacle, toute blanche, un sourire de zombi sur ses lèvres mordues.

– Tu n'es pas encore parti, Dieu merci. Attends-moi, je prends mes affaires et je viens avec toi.

Je suis suffoqué.

– Ça ne va pas ? Qu'est-ce qui te prend ?

Elle ne répond pas, ouvre son coffre et prend son sac. Je ne sais que bégayer :

– Et les enfants ? Ils sont où ?

– À l'école.

– Mais je ne pars pas une matinée, tu sais où c'est Poznań ?

Elle s'arrête net, me fixe d'un air mi-triste mi-moqueur :

– Ah ça oui, je sais où c'est !

Puis elle découvre Gérard dans la cabine et ajoute à son

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Son expression favorite qui fait toujours réagir Hugo : « Mais maman, personne ne peut trouver une aiguille dans une botte de foin ! » Je lui réponds invariablement : « Si, ta maman ! »

– Tu as même pris des tasses ? Mais c’est génial, Gérard.

Puis elle suspend son geste tout à coup, l’observe de son air suspicieux.

– Trois ? Pourquoi trois ?

Gérard lui lance un clin d’œil.

– Une intuition comme ça...

Mais le sourire a disparu du visage de Cécile, comme par désenchantement. Je ne comprends pas pourquoi la vue des tasses assombrit sa joie. Je pourrais demander des explications, je ne le fais pas. Pas envie de gâcher ce moment. Je tente une diversion.

– Il est resté bien chaud. Gérard, un ou deux sucres ?

– Deux, bien sûr. Avec un carré de chocolat !

– Pas de sucre pour toi mais deux carrés de chocolat, n’est-ce pas ?

– Non merci, ça ira.

Elle regarde droit devant elle, son café dans les mains.

Je te perds à nouveau, Cécile, c’était si court ce temps, si bon. Tu es belle quand tu es là, tout redevient simple, joyeux, vivant. Oui c’est ça, vivant. Je me sens vivre en ta présence, le soleil brille même caché par les nuages, l’atmosphère est douce même sous les flocons avec toi. Qu’est-ce qui peut bien t’emporter si loin de moi, qu’est-ce qui est en train de tuer notre couple, Cécile ? Un couple qui ne vit pas, qui n’avance pas ensemble meurt à petit feu. Je sens la mort rôder autour de nous, c’est oppressant. Regarde-moi, parle-moi, dis-moi ce qui ne va pas, je sens maintenant que je pourrais changer, l’arrivée de mon père permet cette étape, une remise en question complète de ma

vie, mais avec toi. Sans toi, c'est la mort, car je suis fait pour vivre avec toi, à tes côtés. Avec toi, j'irai au bout de la terre, au bout de la vie sur terre, mais sans toi, je m'arrête là, sur le bord du chemin.

– Ça vous dérange, un peu de musique ? demande Gérard.

– Oh non c'est bien, réponds-tu.

– Tiens, choisis un CD.

Gérard te tend sa mallette. Tu tournes les pochettes, les unes après les autres, jusqu'à celui que tu choisis.

Balavoine. J'aime. J'entre dans le prélude musical pour me laisser bercer, mais les paroles viennent frapper mes oreilles. Pour la première fois, je les entends, elles pénètrent en moi, me questionnent.

Qu'est-ce qui pourra sauver l'amour ?

Les chansons de Balavoine se suivent. Les paroles de celle-ci demeurent dans ma pensée.

Qu'est-ce qui pourra sauver l'amour ? Les yeux de Cécile fixent le paysage sans le voir, avec une étrange lueur. Ma jalousie renaît, à nouveau, je me sens exclu de son monde. J'ai mal. Je regrette ce voyage.

– Dès que tu aperçois un endroit propice, tu t'arrêtes. Je reprendrai le volant, tu as besoin de repos.

Je m'adresse à Gérard d'un ton sec, plus sec que je ne l'aurais voulu.

14. CÉCILE

Envie de me retenir de respirer. Les volutes de fumée au bout des cheminées d'usines. Partout. Un immense nuage sur toute la ville. Au moins une cinquantaine de cheminées. Toutes actives. Poznań, hyper industrialisée, hyper polluée. Je croyais qu'une législation sur les gaz à effet de serre avait été mise en place pour les différents pays ?

L'impression d'étouffer ici. Tout est gris. Que fais-je dans cette ville terne, loin des enfants ? À quoi sert ce voyage ? Peut-on réparer ce qui est cassé, simplement parce qu'on le veut, parce qu'on le décide ?

J'imaginai hier soir qu'on allait enfin discuter. Après le repas partagé avec Gérard, nous sommes montés dans la chambre. Simple mais agréable. Tu es passé le premier dans la salle de bain, en fermant la porte. Toilettes obligent. Mon tour est venu, j'ai pris un peu de temps. Pour trouver les mots. Comment aborder le sujet ? Je tournais mes phrases dans tous les sens. Et quand j'ai voulu me jeter à l'eau, tu dormais. Ou tu faisais semblant. Je n'ai pas osé vérifier parce que tes yeux clos fermaient la discussion.

Le matin au réveil, tu étais déjà parti. Je ne t'ai retrouvé qu'en bas, à la table du petit-déjeuner avec Gérard. Après un bref bonjour, je vous ai vaguement écoutés programmer la journée. Un moment de stupeur en entendant le nom « Lomianki », la ville nommée sur le fameux billet. Ainsi ma présence ne te gêne même pas, puisque tu as décidé d'honorer ce rendez-vous. Avec la complicité de Gérard sans doute. Je comprends mieux le mutisme de la veille.

Gérard a pris les commandes, il a l'habitude de ce genre de transaction. Les employés déchargent le camion, toi, tu observes.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

raffermie :

– Maintenant je veux tout savoir.

Et Michèle raconte, et nous écoutons attentivement toute cette histoire incroyable qui débuta dans le camp de concentration de Dachau.

Il était séminariste, le jeune Kazimier Majdanski, lorsqu'il fut emprisonné en compagnie d'autres étudiants et professeurs du séminaire. Comment avait-il pu résister aux expériences pseudo-scientifiques auxquelles ils étaient soumis ? Il voyait mourir ses compagnons les uns après les autres, alors qu'il faiblissait lui-même. Une intuition le poussa alors à offrir sa vie à saint Joseph pour les familles du monde entier. Il venait ainsi de donner un sens à sa souffrance. Était-ce la force de cette offrande qui lui permit d'échapper miraculeusement à la mort et de tenir jusqu'à sa libération ? Lorsqu'il retourna en Pologne, l'idée de travailler pour la famille s'imposa à lui. Très vite, il fut nommé vice-recteur du séminaire, puis évêque auxiliaire de Wroclawek et enfin archevêque de Stettino-Kamien. Il participa ainsi aux sessions du concile Vatican II, en s'intéressant particulièrement à tout ce qui touchait à la famille, et en 1975 il put fonder l'Institut d'Études académiques sur la Famille à Lomianki. Une université catholique en plein pays marxiste ! On y faisait des recherches pour nourrir la raison de ce qu'on pouvait vivre et découvrir par la foi en regardant l'icône.

– Dans la vie de Monseigneur Majdanski, il y a une constante extraordinaire concernant les dates marquant les grandes étapes. Libéré un 29 avril du camp de Dachau, c'est encore un 29 avril, en 1975, que l'autorisation de créer un Institut Supérieur d'Études sur la Famille lui est miraculeusement accordée par un état communiste. Le 29 avril

1993, c'est l'Église qui reconnaît l'Institut de vie consacrée de la Sainte Famille. Et le 29 avril 2007, c'est-à-dire, il y a six mois, il retourne dans la maison du Père.

– Le 29 avril, sursaute Cécile, c'est exactement à cette date qu'ont commencé mes cauchemars !

Et Gérard d'ajouter :

– C'est le 29 avril 1994, que ton père a commencé un chemin nouveau avec ta mère. Ils se sont affiliés à la Sainte Famille pour être un canal de cette grâce pour tous leurs proches.

C'est moi qui tressaille, cette fois.

– Attendez, qu'est-ce que ça veut dire ? D'abord ma mère était déjà morte depuis dix ans !

– Oui Paul, affirme Michèle, mais cela n'enlève rien à la grâce qu'a reçue leur couple. Lorsque ton père est venu ici pour la première fois, il a compris instantanément devant l'icône, le trésor que représente la vocation du mariage pour notre temps, la puissance infinie de l'amour partagé dans le couple rejaillissant sur son entourage et par ricochet sur la société. Il était bouleversé de ce qu'il avait gâché par son attitude immature, de ce qui paraissait perdu à jamais. Il a passé de longues heures dans ce bureau, celui de Mgr Majdanski. Il en ressortait pour aller se recueillir devant l'icône, des heures entières. Et puis un jour, dans la petite chapelle, à côté de la photo de ta maman, en présence de son ami, il a promis fidélité, s'offrant, pour être un canal de la Sainte Famille pour les familles du monde entier. C'est à cette époque qu'il a trouvé un emploi en Russie, et qu'il a commencé à sauver des jeunes. Mais il n'a pas fait que sauver des jeunes, il a répandu aussi ce secret de Lomianki aux familles qu'il rencontrait en Russie afin de leur révéler une nouvelle lumière, un nouveau sens à leur vie. Ils sont venus ici par centaines. Lui-même venait tous les ans puiser sa force à la

source.

Avec pourtant cette écharde dans le cœur : celle de ne pouvoir vous faire connaître à vous, Cécile et toi Paul, ce trésor.

Il espérait tant vous voir un jour découvrir ce grand mystère de l'amour, cette cime d'amour qui unit l'homme et la femme avec leur Créateur au point de lui donner sa pureté. Il espérait cette rencontre qui élève le mariage à un état de grâce particulier en l'ouvrant à une nouvelle mesure d'amour plus grand, plus vrai, plus exprimé, plus efficace, plus dynamique et appelé à un important rayonnement. Il a prié des heures et des heures pour cela. Il nous recommandait toujours cette même intention de prière.

Seulement pour te protéger, il devait renoncer à voir son espoir se réaliser. Du moins du temps de son vivant, et il a offert ce sacrifice. Pourtant Dieu ne l'a pas laissé mourir sans la joie de savoir que tu étais ici, avec Cécile, et il s'est endormi dans la paix de savoir que sa prière était exaucée.

Une angoisse soudaine m'étreint, je crois avoir mal compris.

– Comment ? Mais il n'est pas mort, il est à l'hôpital, en coma prolongé !

Michèle pose sa main sur mon bras pour m'annoncer ce que je comprends déjà.

– Il est entré dans la Vie ce matin, je viens d'avoir Nanou au téléphone. Elle me charge de vous prévenir. Il était conscient et dans la joie de vous savoir ici. Paul, ton père était un grand homme. Il a donné sa vie pour les familles, il est mort en martyr.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

la confirmation que toute âme qui récitera le chapelet de la miséricorde sera enveloppée de sa miséricorde durant toute sa vie et surtout à l'heure de sa mort. Il est très prié en Pologne. Tous les jours à trois heures de l'après-midi, à l'heure de la mort du Christ qui a pris ainsi sur lui les péchés du monde entier.

Je me souviens du dernier jour à Lomianki, avant que nous prenions l'avion pour rentrer.

– Il était bien trois heures quand j'ai rejoint Cécile à la chapelle. On aurait dit qu'ils s'étaient tous donnés rendez-vous là. Et maintenant que j'y repense, ça devait être ça ! Je me rappelle avoir vu des chapelets dans les mains. Et c'est là que...

Je revoyais la scène.

– C'est là que quoi ?

– Que j'ai vu Cécile, pâle à faire peur. Tout à coup, elle s'est levée précipitamment pour sortir. Voyant son état je l'ai suivie et heureusement juste à temps pour la recueillir dans mes bras : elle avait fait un malaise.

– Lui as-tu demandé ce qui s'était passé dans la chapelle ?

– Sûrement mais je ne me souviens plus, j'étais bouleversé par son état, mais elle m'a rassuré, et c'est passé.

J'essayais à présent de me rappeler la suite.

– Ensuite, je suis monté chercher nos bagages. C'est quand je suis redescendu que je l'ai vue, adossée à un arbre en train de lire un petit livret. Mais lorsque je me suis approchée, elle l'a refermé rapidement. Elle voulait voir Térésa, absolument. Je l'ai attendue dans la cour. Impatiemment, car l'heure avançait, et le taxi nous attendait pour nous emmener à l'aéroport. Quand enfin elle réapparut, elle semblait déçue. « Tu ne l'as pas trouvée ? » lui ai-je demandé. « Si, si, on peut y aller. » Mais au moment de fermer la portière, voici Térésa qui arrive en courant, et dépose un chapelet dans la main de Cécile avec ces mots : « C'est le mien, il a l'habitude. »

Nanou posa sa main sur la mienne avec ce conseil :

– Tu sais maintenant dans quelle direction chercher...

Admiratif, une fois de plus.

– Tu es toujours là quand il faut. Comment fais-tu ?

– C'est ainsi quand on aime, sourit-elle en me plaquant un énorme baiser sur la joue, comme quand j'étais enfant. L'amour donne un sixième sens. Il t'aidera à comprendre Cécile mieux que personne.

18. Cécile

Paul vit les événements dans une sérénité nouvelle. J'avais peur qu'il ne sombre dans les regrets de ne pas avoir connu son père, de ne pas avoir pu lui parler. Au contraire, une lueur inhabituelle éclaire son visage. Il m'a demandé pardon pour ses suspicions, je lui ai demandé pardon pour les miennes. Et nous avons retracé avec les mots et les impressions de chacun, notre histoire depuis notre rencontre. Des heures à relire notre vie, dans ses moments de joie, de bonheur, de peine aussi.

Pareil avec Nanou, Paul lui pose mille questions, se fait répéter dix fois les mêmes histoires. Et elle répète, patiemment, en préparant des gâteaux, du café, du chocolat.

Et nous avons admiré toutes ces pierres qui ont construit progressivement notre existence, et nous avons contemplé l'édifice, émerveillés. Nos enfants sont équilibrés, sains, et prometteurs. Paul est fort, les enfants ont en lui un père attentif et attentionné. Et puis Nanou est là...

Nanou saura me remplacer.

Pardonne-moi, Paul, mais j'ai décidé d'en finir. Je n'en peux plus de jouer cette comédie. Plus le temps passe, moins j'ai le courage de te parler. Je me sens hypocrite de continuer à vivre une vie à laquelle je n'ai pas droit. Parce que je sais que le premier mot que je prononcerai, écroulera l'édifice que nous avons construit brique à brique. Il n'y aura plus qu'un océan d'amertume. J'ai essayé jour après jour d'oublier, d'enfouir encore l'irréparable, mais tout me rappelle mon imposture. Tu ne me connais pas, tu t'es marié avec quelqu'un qui t'a trompé dès le début de notre relation.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Comment ? demande-t-il, avide de savoir.

– Par la pensée, par l’imagination, par la prière. Nous les hommes, nous avons une puissance extraordinaire que ne possèdent pas les animaux. Nous pouvons croire au-delà de ce que nous voyons. Il n’y a pas d’obstacle à ce que nous espérons. Espérer contre toute espérance, c’est déjà posséder.

Hugo ne répond pas. Il tourne autour de la chapelle en caressant les pierres une à une de sa main encore si douce. Je me demande ce qu’il comprend.

Paul poursuit, je sais que c’est à moi qu’il s’adresse.

– Ceux qui désespèrent s’enferment dans une culture de mort. Ceux qui espèrent ouvrent les barrières, les franchissent et s’en trouvent toujours renouvelés. Ils obtiennent, grâce à leur foi, la puissance de tout transformer.

Je te regarde, mais ce n’est plus le même regard. Je te vois comme un trésor qui m’est donné, un trésor à aimer. Et c’est ainsi que tu m’aimes. Notre amour est sublimé par notre passage à Lomianki, par les épreuves que nous avons traversées ensemble.

Ton bras vient entourer mes épaules. Tu me serres contre toi avec cette force qui te caractérise et me remplit de bien-être.

– Cécile, je ne me lasse pas de t’aimer. Mal sûrement, mais tant... si tu savais...

Un demi-tour pour faire face à ton visage. Nos yeux se cherchent et se trouvent. J’y déchiffre tout ce que tu ne dis pas avec des mots mais qui transparait de ton âme. Cet amour qui prend ses racines au-delà des sentiments et de l’affectif, cette passion que nous éprouvons l’un pour l’autre dépasse l’entendement et nous entraîne dans une exaltation qui surpasse celle des sens et entraîne l’âme tout entière.

Et nous sommes bien ainsi, unis dans cet amour mystérieux qui n’en finit pas de se révéler avec les années.

Depuis notre passage à Lomianki, nous découvrons jour après jour ces émotions qui nous conduisent vers des chemins sans cesse renouvelés, libérateurs. Chemins dont nous n'aurions pas soupçonné la découverte à l'origine de notre union, croyant que la passion d'alors était le summum de ce qu'un couple pouvait vivre.

Dire que nous avons failli prendre une voie sans issue à cause de tous ces non-dits, à cause des mots qui ne sont jamais prononcés. Des mots authentiques, les mots de la vérité. Le silence a failli mener notre couple à la dérive. Accédant ainsi à l'inévitable séparation, nous aurions peut-être recommencé à chercher l'amour dans d'autres bras, d'autres lieux, sollicitant d'autres expériences jusqu'à croire définitivement en la superficialité, voire l'inexistence de l'amour avec un grand A entre un homme et une femme. C'est aussi, en conséquence, la croyance que nous aurions léguée à nos enfants. Ainsi blasés par nos échecs successifs, une fois adultes, ils n'auraient même plus cherché à entrer dans ce mystère de l'amour.

Je frémis à cette pensée. Nous sommes conscients, tous les deux, du trésor que nous venons de découvrir en franchissant cette étape.

Les enfants jouent autour de nous, immergés à leur insu dans ce flot d'amour omniprésent qui les imprègne malgré eux.

– Viens.

Tu m'entraînes vers la chapelle.

Le nez collé aux ouvertures, nous essayons de voir à l'intérieur. Difficile à cause des vitraux. Alors nous déchiffrons leurs dessins. Des étoiles, Marie, Joseph, l'enfant Jésus, c'est une crèche. Nous nous dévisageons, les yeux remplis de sourires entendus.

La Sainte Famille.

– Il faut que nous y retournions, me proposes-tu.

– Oui.

Je sais déjà ce que tu vas me dire, j’y pense si fort depuis un certain temps.

– Avec les enfants, j’aimerais bien...

Je dis oui avec la tête. Tu continues.

– Et nous nous affilierons à la Sainte Famille.

Je continue à hocher la tête.

– Nous serons ainsi un canal pour les familles, pour que les cris de l’humanité cessent à jamais.

Tu me prends dans tes bras pour me serrer encore.

– Il faudra juste attendre un petit peu, parce que j’ai quelque chose à t’annoncer.

Tes gestes se figent.

Je sais que tu sais. Nous sommes deux livres ouverts l’un à l’autre. Tes yeux me questionnent, je me contente de hocher la tête. Alors ta joie explose :

– Je suis le plus heureux des pères, nous attendrons un peu pour partir à six.

Puis tu rajoutes :

– À sept, parce que notre petit ange au ciel vient avec nous bien entendu. Tout en me soulevant pour me faire tourbillonner joyeusement dans les airs.

– Et moi, et moi, je veux aussi faire l’avion...

Une petite bande d’enfants tourne autour de ses parents, joyeuse de les voir s’aimer. Peut-elle s’imaginer à quelle profondeur ils sont allés puiser cet amour ?

Achévé d'imprimer en octobre 2013
pour le compte des éditions Artège
par SARL Pulsio, 75018 Paris
Dépôt légal : octobre 2013
Imprimé en Bulgarie